



Qui a tué ?
Lui ou il ?

Philippe Setbon

Il et moi

LE LIVRE

D'un côté, Constantin Lepage dit Costa, un « putain d'acteur » pour sa femme et ses amis, un peu aigri et alcoolisé. De l'autre, Henk van der Weld, un nom batave qui sonne comme un pseudo, une fine moustache, des lunettes teintées, un bon sourire.

Une rencontre impossible mais quelques points communs. Et surtout une question lancinante : Mais qui a tué ? Avec *Il et moi* Philippe Setbon emmène le lecteur dans les espaces incertains d'un cerveau assassin, jusqu'à lui couper le souffle.

L'AUTEUR

PHILIPPE SETBON est dessinateur, scénariste de BD et de films (*Détective* de Jean-Luc Godard...) Il est aussi réalisateur de cinéma et de télévision (*Fabio Montale*, *Franck Riva*) et photographe.

Parallèlement à ces activités, il a publié dix romans entre 1994 et 2017 dont *Fou de coudre* et *Desolata* chez Rivages, *Mangeur d'âmes* et *Le Flic de la télé* chez Flammarion, *Ego Island* chez Buchet-Chastel.



Philippe Setbon

IL ET MOI

Roman

9782376220329

19 €

15 x 20 cm

Broché

272 pages



9 782376 220329



Chapitre 1

— Je suis un acteur, putain ! Et même un sacré putain d'acteur !

— On le sait, ça, Costa... Tout le monde le sait.

— Tout le monde ? Qui le sait ? Qui ? Toi ? Ma femme, ma famille, mes potes. Les gens de mon quartier, à la rigueur. Mais à part ça...

— Tu sais que tu deviens fatigant, avec l'âge ?

— Moi, c'est la vie qui me fatigue. Elle me crève, ma vie. Au sens littéral du terme. Ma vie me tue ! Je suis assassiné à petit feu par ma vie.

— Tu sais que tu devrais écrire ? Tu as le sens de la formule. Et comme en plus tu adores t'écouter parler...

— C'est ça. Fous-toi de ma gueule, en plus.

Costa se resservit du vin libanais et vida son verre d'une gorgée. Ah ! Si seulement « ils » l'avaient laissé faire. S'ils lui avaient entrouvert la porte, ne serait-ce qu'un bref instant... Il leur aurait montré, à tous. Évidemment, il n'était le fils de personne, il n'avait pas de copain haut placé, il ne faisait

partie d'aucune confrérie, alors il avait fallu faire la queue, comme tout le monde. Mais il avait toujours pensé qu'un jour « ils » se rendraient compte du trésor qu'ils avaient à portée de main. Du talent de Constantin Lepage, sorti troisième du conservatoire d'art dramatique. Parfaitement, monsieur ! TROISIÈME ! Et il y avait de la compétition, cette année-là. Tu veux des noms ?

— Continue, sourit Jean-Louis. J'ai l'impression d'entendre la chanson d'Aznavour.

— Tu crois que je m'aigris ? demanda Costa en commandant une nouvelle bouteille.

— À vrai dire, pas spécialement. C'est même plutôt le contraire. Quand je t'ai vu arriver au resto tout à l'heure, je me suis dit : « Merde ! Qu'est-ce qu'il a pris, Costa, ces derniers temps ! » Mais je n'ai pas voulu te miner le moral.

— Je ne te parle pas de « maigrir » ! s'agaça-t-il. Mais de « m'aigrir ». Devenir aigre, quoi. Est-ce que tu me trouves aigre ?

— Un peu, oui. Mais à partir d'un certain âge, tu sais...

— Ça fait deux fois que tu mentionnes mon âge ! Je viens d'avoir cinquante balais !

— Tu viens de les avoir depuis quelque temps, disons.

— Je ne suis quand même pas grabataire. Qu'est-ce que ça veut dire, « un certain âge », d'abord ?

Jean-Louis lui tapota la main avec gentillesse :

— Toi et moi, on souffre du même mal, *amigo*. On a laissé passer le train parce qu'on n'était pas particulièrement pressés. On a cru qu'on pourrait prendre le suivant ou celui d'après. Seulement, ils ne sont jamais arrivés en gare. Maintenant, on circule en trottinette sur des petites routes secondaires pas très fréquentées. Ce n'est pas désagréable, d'ailleurs. C'est paisible. Solitaire, aussi.

— Ça peut s'appliquer à moi, à la rigueur. Mais toi... Ça va plutôt bien, pour toi, il me semble.

Jean-Louis prit un bout de mie et nettoya consciencieusement la sauce tomate un peu trop huileuse au fond de son assiette déjà bien astiquée :

— Pour la première fois depuis mes débuts, je viens de me faire refuser un manuscrit. Six mois de boulot. Et... poubelle !

— Quoi ? Mais les derniers ont très bien marché. Pourquoi ?

— Willemetz, mon éditeur, il m'a invité à déjeuner avant-hier pour m'annoncer lui-même la nouvelle. Et moi, je croyais qu'il voulait discuter de l'illustration de couverture, me montrer des maquettes. En fait, on a parlé de tout et de rien pendant une bonne demi-heure et, au moment du café, il a lâché son scud.

— Mais... Il devait sortir dans deux mois ! Tu as bossé et re-bossé dessus. Tu y croyais tellement ! Qu'est-ce qui lui a pris, à ce con ?

— Il lui a pris qu'il a laissé faire sa directrice de collection, comme d'habitude, et qu'il ne s'est réellement intéressé au

texte qu'en début de semaine dernière. Il a lu la quatrième de couverture. Pas davantage.

— Et alors ?

— Alors, ça lui a suffi. Il a juste dit : « C'est indigne. Un truc pareil ne paraîtra jamais chez Double-V Éditions. » « Trop opportuniste », il a dit. « Racoleur et grossier. » Il a même ajouté que je le décevais énormément.

— Ah oui, quand même... admit Costa en resservant du pinard à son copain.

— Et tu sais pourquoi ?

— Ben... Non. Tu n'as pas voulu me dire de quoi ça parle. Je ne peux pas deviner.

— Parce que c'est l'histoire d'un braquage de banque qui se déroule pendant la nuit de l'attentat au Bataclan. Les mecs profitent du bordel général pour... Enfin, tu vois le genre.

— Évidemment, lâcha Costa parce qu'il ne trouvait rien de mieux à dire.

— Et pour couronner le tout, c'est traité sur un ton de comédie. Un texte plein d'humour ravageur et de personnages hauts en couleur. Un peu dans le style comédie à l'italienne des années soixante, tu vois ?

— Je vois. Et ça se passe le soir des... Évidemment...

Les deux amis vidèrent leurs verres dans un même élan et se regardèrent longuement dans les yeux. Jean-Louis finit par lâcher un soupir d'irritation :

— T'es de son avis, c'est ça ? Tu penses comme lui, comme Willemetz ? Que j'ai voulu profiter d'une tragédie pour vendre du papier et faire du buzz à moindres frais.

— Ben...

— Arrête de dire « ben » sans arrêt ! Ça m'exaspère.

— Désolé.

— Non, c'est moi. Ne m'en veux pas. Je ne suis pas de très bonne compagnie, ces temps-ci.

— Tu sais, je comprends très bien ce que tu peux ressentir. Le rejet, tout ça. Moi, j'ai passé ma vie à être refusé, critiqué, écarté, à connaître l'indifférence, l'humiliation. Il n'y a rien de plus terrible que l'humiliation de l'acteur que personne ne veut plus voir jouer.

— N'en fais pas trop. Tu as beaucoup travaillé, quand même.

— À une certaine époque, peut-être. Au début. Et encore ! Je tournais quand quatre ou cinq autres comédiens plus bankable que moi avaient refusé le projet. Tu sais comment je gagne ma vie, maintenant ? En faisant des doublages de séries brésiliennes et des voix pour des pubs à la radio.

Costa prit alors un accent parigot à l'ancienne, criard et grasseyant :

— « Alors, chérie ? T'es sûre d'avoir bien fermé le gaz avant de partir en vacances ? Parce qu'on n'est pas assurés tous risques, je te l'appelle ! »

— Tu le fais bien, remarque, le railla gentiment Jean-Louis. Mais c'est vrai que tu as toujours été doué pour les imitations...

— Nous voilà beaux, conclut Costa en demandant l'addition.

Les deux amis rentrèrent à pied jusqu'à la place de Clichy, ils étaient presque voisins. Il faisait froid, mais cela les dessoûla un peu et cette petite marche silencieuse, côte à côte, leur rappela leurs jeunes années, quand ils traînaient le soir et n'avaient pas de quoi se payer un taxi.

— Tu sais quoi ? dit soudain Costa. Tu devrais m'écrire un rôle. Je ne sais pas. Un truc pour le théâtre... Un one-man-show... Une pièce. Quelque chose de simple, pas compliqué à monter. Je connais un ou deux directeurs de salle, je pourrais leur faire lire.

— Pourquoi pas, répondit Jean-Louis sans conviction.

— On ne rajeunit pas, tu sais...

— Je sais.

— Ce serait sympa de refaire quelque chose ensemble, non ? Ça va faire combien, cette série télé que tu avais écrite ? Quinze ans ?

— Vingt, trancha Jean-Louis, impitoyable.

— Oh, merde. On n'a plus de temps à perdre.

Chapitre 2

Jean-Louis fit de terribles cauchemars, cette nuit-là.

Certains dus à l'abus d'alcool et d'autres – plus récurrents et familiers chez lui – résultant de la rebuffade et du sentiment d'abandon. Professionnellement, il ne s'était jamais senti en sécurité. Mais il pensait être désormais à l'abri de certaines offenses. L'annulation arbitraire de son bouquin l'avait ramené des années en arrière et remettait tout en question.

Lui, notamment...

Il se leva tôt, ressentit le besoin pressant de raconter ses rêves à sa femme et... se souvint qu'elle l'avait quitté l'année précédente. Il allait quand même falloir qu'il s'y habitue. Il fut tenté de téléphoner à Agnès, sa fille, mais elle ne comprendrait pas. Depuis de nombreuses années, ils ne se parlaient plus que pour les fêtes de fin d'année, et Jean-Louis n'avait vu son petit-fils qu'en photo. Seul il était, et seul il allait devoir régler ses problèmes.

En sortant de sa douche, il contempla son reflet dans le miroir. Jeune, on lui trouvait une lointaine ressemblance avec

Vittorio Gassman. Aujourd'hui, il n'était plus que lui-même : Jean-Louis Rey, auteur mûrissant, pas très en forme physiquement et au bord de la dépression. Comment cet enfoiré de Willemetz avait-il pu le traiter de la sorte ? Jean-Louis Rey, ce n'était pas n'importe qui, merde ! Il avait obtenu des prix, il passait régulièrement à la télé, on l'invitait dans des salons littéraires !

Triste et abattu, il jeta un coup d'œil à son smartphone et s'aperçut qu'il avait un message. Un seul. De Costa. Sans doute pour le remercier d'avoir payé le dîner, hier soir... Mais en fait, il ne s'agissait pas du tout de cela : « Jean-Louis, c'est moi. Je n'arrive pas à m'endormir. Je voulais te dire que c'est dégueulasse, ce que t'a fait ton éditeur. Tu ne dois pas accepter ça sans réagir. À ta place, je déboulerais dans son bureau et je lui foutrais la trouille de sa vie. Qu'est-ce que tu as à perdre ? Ça te fera du bien et, au moins, ce connard ne s'en sortirait pas en toute impunité. Pourquoi serions-nous toujours du mauvais côté du marteau ? Si tu as besoin d'aide, appelle-moi. Ils font tous chier ! Et n'oublie pas d'écrire une pièce pour moi. On n'est pas encore morts, bordel ! »

Jean-Louis sourit. C'était vraiment un bon copain, Costa. Ils se connaissaient depuis trente ans, ils s'étaient fâchés plusieurs fois, réconciliés, ils finissaient toujours par se recroiser et par renouer. Tout naturellement, sans rancune. S'il mourait avant lui, Jean-Louis était sûr et certain que Costa insisterait pour prononcer un discours à son enterrement. Ne serait-ce que

pour se produire devant un public tout acquis et pleurer à chaudes larmes, comme il savait si bien le faire. Jean-Louis l'avait déjà vu à l'œuvre, et c'était très convaincant. Et peut-être serait-il sincère ? Sait-on jamais, avec les acteurs...

Mais, en l'occurrence, et pour revenir à son emploi du temps d'aujourd'hui, Costa avait raison. Tout à fait raison. Jean-Louis sentit son cœur s'emballer. Oui ! C'était exactement ce qu'il allait faire. Avaler un expresso au troquet du coin et filer sans attendre aux éditions Double-V afin de dire en face à cet enfoiré de Willy ce qu'il pensait de lui et de ses méthodes. Qu'avait-il à perdre, maintenant ?

Excellente idée. Merci, Costa ! Un petit shoot de dignité n'avait jamais fait de mal à personne.

L'accueil était désert.

L'assistante personnelle de Willy Willemetz n'était pas non plus dans son bureau. Aussi poussa-t-il la porte du grand boss directement et sans douceur. Il s'apprêtait à entamer les hostilités par une volée d'injures préparées pendant son trajet de métro quand il s'immobilisa. Affalé dans son beau canapé de cuir rouge, la braguette à moitié ouverte, Willemetz pleurait à chaudes larmes. Il eut un pauvre sourire en voyant débarquer Jean-Louis et lui ouvrit les bras :

— Ah ! Tu es là ! J'allais t'appeler ! Tu ne peux pas savoir à quel point ça me fait plaisir de te voir !

— Moi ?

— Oui, toi ! Je m’aperçois que je n’ai pas tant d’amis que ça, dans la vie. C’est quand on est dans la merde qu’on reconnaît les vrais. Tu es mon ami, n’est-ce pas, Jean-Louis ?

— Écoute, je... Sûrement.

Désarçonné, il était !

Willemetz tamponna ses yeux rougis avec une poignée de Kleenex et invita Jean-Louis à le rejoindre sur le canapé. Il reniflait encore mais paraissait déjà un peu rasséréiné.

— Ta braguette est ouverte, l’informa Jean-Louis en s’asseyant.

Willemetz la referma machinalement :

— Elle veut ma peau, cette salope, gémit-il. Elle n’arrêtera pas tant qu’il me restera une seule goutte de sang dans les veines.

— Qui veut ta peau, Willy ?

— Qui ? beugla-t-il. Mais *qui*, à ton avis ? Cette poufiasse d’Élise ! Ma tendre moitié ! C’est ma mort, qu’elle veut.

— Ta mort ! Pourquoi ?

— Elle a embauché le meilleur avocat de Paris pour les divorces. Et c’est moi qui le lui ai présenté, en plus ! Et ce fumier est en train de me dépouiller euro après euro, de m’écorcher vif et de saupoudrer de sel mes chairs à vif.

— À ce point ?

L’éditeur fit « oui » de la tête et s’intéressa un instant à son visiteur :

— Tu voulais quelque chose, au fait ?

— Moi ? Euh... Non. Je passais dans le quartier.

Mais Willemetz n’écoutait déjà plus et il repartit dans ses récriminations :

— Elle veut m’interdire de voir mes enfants. Elle va déménager à Los Angeles. Tu te rends compte ? Il paraît qu’elle est déjà en négociation pour une maison sur pilotis à Malibu. Cette salope est complètement malade ! Si je pouvais la tuer ! La *tuer* ! Tu n’imagines pas avec quel plaisir... Quel bonheur... Quel soulagement...

— C’est faisable, le coupa Jean-Louis d’une voix calme et posée.

— Hein ?

Les idées venaient toujours de la même façon à Jean-Louis Rey. D’un coup, sans réflexion préalable. Comme des pop-up sur un écran d’ordi. Parfois pendant qu’il marchait des heures durant dans Paris, quelquefois en pleine nuit... Ou sous sa douche. Une idée toute neuve, prête à fonctionner, clés en main. Jean-Louis n’en revenait pas lui-même. C’est comme s’il avait un petit atelier de création dans le crâne, qui trimait en silence pendant des semaines, des mois, dans la plus parfaite discrétion, avant de livrer le fruit de son labeur à leur patron. C’est-à-dire à lui.

Cette fois-ci, c’est une petite phrase du message de Costa qui l’avait déclenché : « À ta place, je déboulerais dans son bureau et je lui foutrais la trouille de sa vie. »

— Qu’est-ce qui est faisable ? insista Willemetz.

— Ce bonheur... Ce soulagement. Il n'y a rien de plus simple, en fait. Si tu te sens vraiment prêt à faire ce qu'il faut, à aller jusqu'au bout.

— Mais... Au bout de quoi ?

Jean-Louis ne répondit pas, se contenant de l'amorce d'un sourire sibyllin. Willemetz pâlit :

— Quoi ? Tu veux dire... la tuer ? Tuer Élise ? Pour de vrai ? Et finir ma vie en taule ? Merci bien !

— Toi ? sourit Jean-Louis. Pourquoi toi ? Qu'aurais-tu à voir là-dedans ? Serait-ce de ta faute s'il arrivait un effroyable accident à cette pauvre jeune femme, fauchée en pleine fleur de l'âge ? Malgré vos différends, tu serais même très peiné, n'est-ce pas ?

— Certainement, chuchota Willemetz qui en oubliait de sangloter. Mais je ne saisis pas bien...

— Tu sais que j'ai beaucoup enquêté pour mon bouquin sur le milieu marseillais, il y a trois ou quatre ans...

— Je me souviens, oui. Surtout de tes notes de minibar à l'Hôtel de la corniche. Mais passons...

— Ne sois pas mesquin, alors que je vais peut-être te sauver la vie. Et ton compte en banque.

— Accouche, s'écria Willemetz, le regard brillant.

— J'ai rencontré pas mal de gens, pendant ces quelques semaines sur la Côte. Pas tous très recommandables, tu peux l'imaginer. Et, à ma grande surprise, j'ai sympathisé avec deux

ou trois individus « connus des services de police ». On est plus ou moins restés en contact depuis.

— Et alors ?

— Alors, l'un d'eux...

Jean-Louis alla fermer la porte du bureau avant de revenir s'asseoir à côté de Willy Willemetz :

— Alors l'un d'eux exerce la profession de nettoyeur.

— De quoi ?

— Je vois... Tu l'as édité, mon bouquin, mais tu ne l'as pas lu. « Nettoyeur » dans certains milieux, ça signifie « tueur à gages ».

— Assassin ?

— Si tu veux. Mais assassin professionnel, attention. Ces gens ne sont pas des psychopathes ou des *serial killers*. Juste des techniciens hautement qualifiés offrant un service.

Willemetz roula des yeux effarés qui lui donnèrent l'air d'un gros koala égaré :

— Qu'est-ce que tu es en train de me dire, Jean-Louis ?

— Que je pense pouvoir vous mettre en contact, si ça te tente.

— Mais tu es complètement dingue ! C'est une blague, c'est ça ? Tu es en train de me charrier !

— Pas du tout. Je te vois, là, tout seul, en train de te lamenter dans ton beau bureau, et je me dis qu'il suffirait de pas grand-chose pour te redonner goût à la vie, te rendre ce merveilleux sourire d'enfant qui fait ton charme et le bonheur de tes amis.

— Tuer Élise ? Mais...

— C'est *toi* qui en as parlé le premier, Willy.

Jean-Louis accentua son air de sphinx en plissant les yeux avant de reprendre :

— Et ce « technicien » prendrait ton affaire en main pour une somme modique. Si je lui dis que tu es un copain...

— « Modique »... C'est-à-dire ? grinça Willy, qui ne perdait jamais le nord.

— Je ne sais pas. Je n'ai encore jamais eu recours à ses services, tu imagines bien. Mais certainement très abordable pour quelqu'un comme toi, qui a pignon sur rue.

Willemetz réfléchit quelques secondes, sa grosse figure de chérubin toute chiffonnée et marbrée de rouge. Puis, subitement, il sembla reprendre ses esprits et se leva d'un bond :

— Allez ! Fous-moi la paix, maintenant ! J'ai plein de trucs à faire et pas le temps d'écouter tes conneries.

— Comme tu voudras, Willy.

Jean-Louis s'en alla tranquillement jusqu'à la porte et se retourna une dernière fois vers son éditeur :

— Il va de soi que nous n'avons jamais eu cette conversation.

— Dégage ! cria Willemetz. Tu m'as mis la cervelle à l'envers !

— À bientôt, Willy.

— N'y compte pas trop.

Et Jean-Louis ressortit de l'immeuble d'un pas allègre et décida de remonter la rue de Rennes jusqu'à Montparnasse. C'était une belle journée, et il était sûr d'avoir ferré le poisson.

C'est si con, un poisson...